

AU RISQUE DE L'IMAGINAIRE

par Marie Manuélian



*Des livres pour les bébés ?
Oui, mais lesquels ? Marie Manuélian,
considérant l'offre éditoriale actuelle,
déploie que trop de livres médiocres,
réducteurs ou utilitaires, encombrant
le marché !
Au-delà de ce constat, elle en analyse les causes
et plaide pour le droit des bébés à une véritable littérature.*

Revendiquer, pour les bébés, le droit à la littérature résonne parfois comme de belles paroles, mais creuses et vaines.

Il tient pourtant du lieu commun d'affirmer que les tout-petits adorent les livres et les histoires, pour peu qu'on les leur transmette avec plaisir ou affection. Du dictionnaire encyclopédique à l'imagier, du catalogue de jouets au récit en langue aztèque, tout semble objet potentiel d'intérêt ou de lecture attentive ; toute proposition est propice à l'exploration et à la construction, si elle présente quelque complexité. Le formidable appétit de grandir des jeunes enfants, leur appréhension globale et sensitive du monde qui les entoure transforment les livres, mots, images, récits, en d'exceptionnelles machines à interpréter justifiant (presque) toutes les audaces.

Hélas, une vision d'ensemble du marché laisse apparaître une majorité d'ouvrages réducteurs, à la finalité ou à l'utilitarisme par trop évidents. Le portrait du bébé, dessiné par les livres qu'on lui destine, est bien loin de celui d'une personne douée de compétences multiples et étonnantes.

Un tel constat soulève de nombreuses questions et, parmi elles, celle du destinataire est particulièrement révélatrice.

À qui pense-t-on lorsqu'on produit la plus grande part des livres explicitement adressés aux tout-petits ? À un lecteur en puissance, avec ses particularités, certes, mais aussi avec ses capacités et ses mystères ? Ou bien, ce qui est plus probable, à l'adulte acheteur-médiateur qu'il s'agit de séduire et de convaincre à tout prix ?

* Marie Manuélian est directrice du Salon des bébés lecteurs.

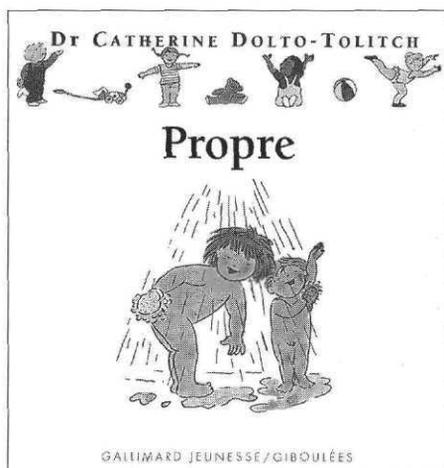
L'inconvénient majeur des livres pour tout-petits est sans doute de s'adresser uniquement aux adultes et leur typologie renseigne sur quelques démarches de fabrication qui, malheureusement, convergent et trompent la vigilance des « guetteurs ».

On peut, à partir d'une certaine production, supposer un adulte persuadé du bien-fondé d'un contact précoce avec le livre, sensible et prêt à l'achat. Mais, tout au fond de lui, cet adulte manque de confiance ; il a besoin d'un renvoi positif, de faire visiblement plaisir et il s'orientera plus volontiers vers un livre qui cherche à faire oublier qu'il est un livre, un livre moins sérieux, moins rébarbatif, plus attrayant... qu'un livre ! Un livre, en somme, un peu comme un jouet ou qui s'excuse de ne pas en être un.

Il existe de remarquables livres animés, livres sensoriels et autres livres-surprises, mais ces petits bijoux côtoient abondance d'objets qui, glissant sur la pente dangereuse de la gadgétisation, transforment un creuset d'invention et de sensibilité en un océan d'inepties.

Cette tendance, qui rallie les acheteurs occasionnels, la clientèle de passage et les sceptiques, implique largement la grande distribution et profile, dans les esprits, une image contestable du livre pour les tout-petits.

Une autre stratégie de fabrication rejoint, en définitive, la précédente : il s'agit toujours de rassurer l'acheteur potentiel qui, cette fois, a besoin de se sentir utile (d'autant qu'il soupçonne un fond de ridicule ou de vanité à tout ce mouvement culturel en direction des tout-petits). Il lui faudra donc de l'évident, du didactique : un outil à l'intention pédagogique affirmée, assorti d'un mode d'emploi clair (même s'il est implicite), et dont on appréciera le soigneux étalonnage chargé d'évacuer les derniers risques d'erreur (ou d'errance...). L'exemple parfait serait un livre « pour apprendre à compter en douceur, de 15 mois à 2 ans et 3 jours ».



Propre, ill. J. Boucher, Gallimard Jeunesse/Giboulées

Dans un tel cas, on prend soin de flatter le client-parent en adaptant au produit quelques bonnes vieilles techniques du marketing de l'enfance, imitées des jeux et des vêtements ; il en va ainsi de l'abaissement de l'âge annoncé qui conforte nos rêves d'avoir engendré des géants ou des génies. Quel paradoxe si on se rappelle les principes de plaisir et de gratuité !

Il existe encore un troisième type de « best-sellers for babies » qui, eux aussi, apportent ce supplément de sécurité dont, décidément, nous semblons manquer.

Ces ouvrages sont nés au croisement des sciences humaines et des angoisses modernes : par le biais d'un récit, pas toujours digne de ce nom, on vous livre le dernier cri de la psychologie ou de la psychanalyse qui, porté à la connaissance des bébés, est censé les plonger dans des havres de bien-être. Il ne s'agit plus pour le lecteur de se REconnaître, à travers les processus complexes de l'identification, mais de vérifier qu'il est bien aux normes en mesurant son comportement à celui du modèle proposé « par les meilleurs spécialistes de la question ».

Il est bien évident que, confrontés à tant de platitude, les plus petits ne trépignent pas d'enthousiasme. Mais quel succès auprès des adultes que nous sommes devenus, friands de labels, d'explications ou d'intellectualisme ! Savamment utilisé, le manque de repères généralisé fait vendre le pire. Sans compter que ce type de production attire dans son sillage pléthore de livres qui relèvent davantage de la pharmacopée que de la littérature et qui promettent toutes les guérisons. Exit les cauchemars, le pipi dans la couche, l'angoisse de séparation : parents et éducateurs, à vos livres !

Si ce fatras n'empêche pas les vrais chefs-d'œuvre inspirés de thématiques proches, il présente l'inconvénient de les masquer, dans la réalité objective, comme dans les mentalités. On se prend à regretter le bon vieux temps de *Max et les maximonstres*...

On comprend, même si on ne souscrit pas, que, gênés par un tel contexte, bon nombre d'éditeurs ou d'auteurs obtempèrent, en tentant de s'en tirer au plus honorable. Quelques discrètes concessions aux tranches d'âge, un peu de « techniques conviviales » ou d'attrait ludique par ici, quelques livres de situation ou héros récurrents par là, et ils ne seront pas trop mal placés sur le marché (« que, comprenez-moi bien, madame, on ne peut pas non plus transformer d'un coup



Moi, Papa ours ?, ill. W. Erlbruch, Milan

de baguette magique »). L'heure n'est plus à l'utopie et aux idées folles, elle est à la gestion raisonnée et raisonnable.

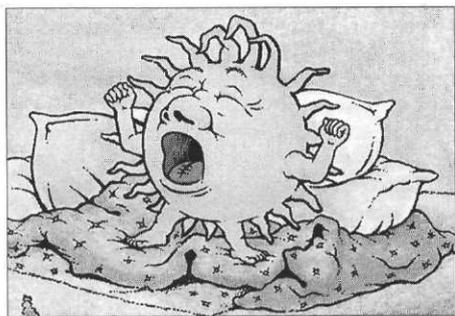
Beaucoup d'arguments sont évoqués pour couvrir de suspects aménagements philosophiques. À tort comme à raison, on en appelle même à la démocratisation ou à l'appropriation culturelles pour justifier la médiocrité des achats et/ou de la production. Peut-être que, avant l'âge de 3 ans, seule une élite est qualifiée pour s'emparer des grandes œuvres d'art ? À moins qu'on ne considère pas vraiment la création pour les tout-petits comme digne de critères artistiques ? Ou qu'on expédie au rang des valeurs périmées toute hiérarchie dans ce domaine ?

Le doute et l'incertitude ambiants font vendre les publications les plus navrantes ; ils ouvrent aussi la brèche aux discours du mépris et de la normalisation.

Mais de tels propos ne sont ni pessimistes, ni découragés : l'espoir et la confiance existent, là où on peut encore croire et agir.

D'ailleurs, les tout-petits nous guident qui s'emparent volontiers des propositions les plus riches, celles qui, par leur polysémie, ouvrent à l'aventure, au risque et au nécessaire malentendu de la lecture.

Les créateurs sont nombreux qui osent, qui donnent à voir, à entendre, à penser, à désirer,



Pétronille et ses 120 petits,
ill. C. Ponti, L'École des loisirs

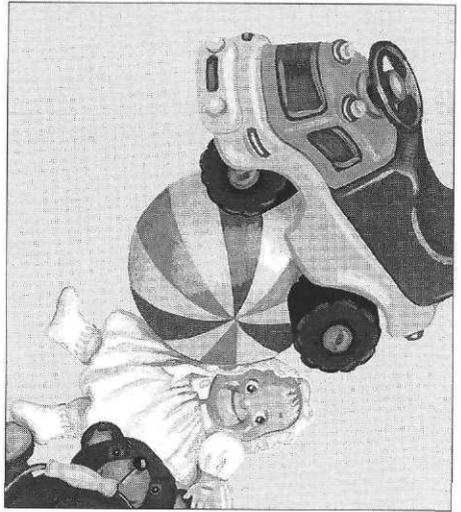
à rêver ; des éditeurs honorent encore d'une carte blanche les auteurs qui ont de vrais talents et de vrais projets. À nous de les soutenir, de travailler avec un souci éthique, en osant répéter, analyser, critiquer, sélectionner. À nous de faire confiance au public, fût-il adulte, et de concentrer nos efforts sur son accès à toutes sortes de livres, plutôt que de critiquer sa prétendue ignorance ou de craindre sa supposée fragilité.

En fait, ce qui est le plus gênant, dans l'abondance de livres médiocres, c'est la place qu'elle occupe, en m, en m², en m³ et... dans les têtes ; c'est la préséance dont elle dispose dans certains points de vente qui sont les lieux où s'effectuent la majorité des achats de livres pour la jeunesse.

Ces livres sans aucun intérêt, qui gaspillent du papier, du tissu ou du plastique, qui nous influencent et nous rendent indifférents, ne devraient pas, eux-mêmes ou leurs clones prétendument plus respectables, envahir insidieusement les rayons des librairies et des bibliothèques. Produits de méconnaissance plutôt que de reconnaissance culturelles, ils ne sont d'aucun secours pour toucher les publics les moins sensibles ; ils enferment les jeunes enfants et leurs parents dans une nouvelle catégorie de consommateurs, latéralisés, saucissonnés en tranches artificielles et si étanches qu'elles tuent toute liberté et tout rêve de transgression.

Le problème de la qualité des livres que nous offrons aux plus petits est celui de la littérature de jeunesse tout entière : il dépend de la survie des librairies, de la formation des professionnels de l'enfance et des bibliothèques.

Si la littérature de jeunesse est reconnue comme une littérature à part entière, si elle refuse de se soumettre aux exigences de la facilité, si ses professionnels jouissent de la même estime et du même poids décisionnel que leurs pairs dits « généraux » ou « adultes » (sic !),



Album, ill. N. Claveloux, Être éditions

alors les jeunes enfants bénéficieront, dans un espace de création décloisonné, des livres qu'ils méritent.

Les grands albums n'ont pas attendu la pastille bleue et rose « spéciale bébé » pour rencontrer leur public : il en va ainsi des *Loulou*, *Moi papa ours ?*, *Pétronille*, *Tout change*, et de bien d'autres. Qu'importe si ces livres semblent déjà dater : même si le public des tout-petits est le plus mouvant, notamment dans sa composition, c'est aussi celui qui a le plus besoin d'un « autre temps pour le livre... celui de l'urgence d'aimer ».

Certains pensent, d'autres disent publiquement que la littérature de jeunesse est un îlot de résistance. Tous ceux qui le croient ne peuvent qu'exiger le respect des tout-petits et de la qualité des rencontres qu'on leur propose.

Pour ma part, je m'engage à un tout prochain prix littéraire et, en prélude, je vote un hommage à Wolf Erlbruch et un prix d'excellence à *Album*, parce que voilà enfin un livre qui prend les bébés pour des lecteurs ! ■